

« SUR LE ZINC »

Muriel VERANI

Depuis quand, accoudé sur le zinc, sirote-t-on « le petit noir » du matin ?

Comment nous sont venus, le désir, puis le plaisir de ce breuvage africain ?

Pourquoi ces petites tasses, chaudes et aromatiques ont-elles nécessité un lieu spécifique de dégustation ? Si le café est désormais le 2^e produit commercialisé dans le monde, juste après le pétrole, il lui aura fallu bien des vertus... et des vices pour s'imposer à travers les temps, les cultures, les modes... et les goûts.

Nous savons tous que le café est africain d'origine. On trouve à l'état spontané plusieurs espèces de caféiers dans une vaste zone qui occupe les régions tropicales et équatoriales d'Afrique, de part et d'autre de l'Equateur. Le café d'Arabie est originaire des hautes vallées de l'Ethiopie, et c'est de cette espèce que le « fruit à boisson » a connu, en Europe et dans le monde, une fortune sans égale.

4 000 ans avant J.-C., des hommes écrivent ce qui fera partie intégrante de la Bible. Dans le Livre de Samuel, chapitre XVII, verset 23, on lit : « Il y avait du blé, de l'orge, du froment, et des graines grillées. Ces graines étaient-elles du café ? Le Livre Saint ne le précise pas, mais on peut l'imaginer.

De même, vers 450 avant J.-C. dans les récits de l'historien grec Hérodote, il est fait mention de « graines grillées ». Hérodote nous raconte que Mahomet étant malade, Allah lui dépêcha l'Ange Gabriel, porteur d'un breuvage noir et brûlant. L'ayant bu, Mahomet se retrouva immédiatement guéri, retrouva sur le champ toute sa vigueur, à un point tel que dans l'heure suivante, il désarçonna 40 cavaliers et fut en mesure de satisfaire 4210 dames !

Mahomet avait bu du café !

Mais la légende ou l'histoire du café prend toute son épaisseur au VIII^{ème} siècle. Ce passage nous est raconté par Fausto Nairone, professeur de Chaldéen et de Syriaque au Collège de Rome.

Dans les monts du Yémen, un jeune berger du nom de Kaldi, gardait son troupeau de chèvres. Les bêtes disparaissaient parfois pendant de longues minutes, puis s'en revenaient, tout excitées, gambadant folâtrant, sautant, se battant entre elles. Intrigué par ces comportements bizarres, Kaldi suivit ses chèvres et s'aperçut qu'elles allaient brouter les baies rouges d'un petit arbuste. Il en cueillit quelques-unes, et les apporta au couvent voisin de Chahodet. Le Prieur en fit une décoction qu'il but, s'en trouva fort aise, l'esprit clair, et resta éveillé pendant les offices. Il prit l'habitude d'en offrir à ses moines qui y gagnèrent en attention, en recueillement, et ne furent plus la proie d'assoupissements pendant leurs prières.

Au couvent de Chahodet, on buvait du café !

Mais il ne s'agissait là que d'une décoction de café vert, efficace sans doute, mais pas très agréable à ingurgiter. Restait à inventer la torréfaction.

Deux moines, Sciadli et Aydrus, s'en chargèrent. Ils avaient pour mission d'aller cueillir les précieuses baies. Par un après-midi pluvieux - ce qui arrive même au Yémen ! – ils ramenèrent leur précieuses cueillette, fort humide. Pour la sécher, ils la déposèrent près d'une cheminée où brûlait un bon feu et ... l'oublièrent.

Quand ils revinrent, les graines étaient calcinées, mais embaumaient.

Ils avaient découvert la torréfaction !

Une autre légende veut que le café ait été découvert par le Cheik Omar, qui, exilé, dans les monts du Yémen, presque mort de faim, ne dut son salut qu'à l'absorption de petites baies rouges. Il en fit boire à une troupe de pèlerins égarés et succombant d'inanition. Il les sauva et rentra en grâce auprès du Sultan, auquel il fit connaître le café, dont l'usage se répandit bientôt dans toute la ville d'Aden.

Ce ne sont là que des légendes tirées du livre d'Ab-del-Kader, mais elles sont si belles que je me devais de vous les faire partager.

Entrons maintenant dans l'histoire. Le berceau du café est situé autour du Lac Victoria en Afrique. Il est probable que les Ethiopiens consommaient depuis toujours du café, qu'ils réduisaient en farine après l'avoir séché et torréfié, farine à laquelle ils mélangeaient du beurre.

L'historien arabe Ahmed Effendi affirme que c'est un derviche qui a découvert le café et qui l'aurait le premier introduit dans l'usage alimentaire vers 650 de l'hégire, soit en 1272 de notre ère.

Toutefois, dès le IXe siècle, le médecin perse Razes cite déjà le café dans ses écrits, étudiant ses propriétés. Il fut suivi par un autre médecin, Bengiazlah.

Mais c'est au XIe siècle que le grand médecin iranien Avicenne (Ibn Sina) décrit les effets du café sur le système digestif et sur le système cardio-vasculaire dans ses ouvrages : « Le canon de la médecine » et la « Philosophie illuminative ».

Les musulmans utilisèrent d'abord le café comme médicament. Ils y prirent goût et se mirent à le boire par plaisir. En 1511 de notre ère, l'austérité religieuse de l'Islam devint suspicieuse quant aux vertus du café. Mais l'usage l'emporta sur les doutes...

L'usage du café va atteindre La Mecque, et pique la curiosité des pèlerins venus embrasser la pierre noire de la Kaaba. Ils rentrent chez eux avec le goût du café en bouche et l'Islam tout entier, du Caire à Alep, de Damas à Bagdad et Téhéran, se met au breuvage noir.

En 1554, le café prend pied sur le rivage européen du Bosphore. A Constantinople, dans le quartier de Talchtatacalah, deux Syriens, Shems et Heckhem, ouvrent deux établissements qui deviennent très vite le rendez-vous des poètes, des Cadis et des hauts dignitaires de l'empire Turc.

La tasse du précieux breuvage y est alors vendue : 1 aspre, c'est-à-dire 0,025 franc-or. Quelques années plus tard, la ville comptera plus de 500 établissements !

A peu près à la même époque (seconde moitié du XVIe siècle) on entend parler du café pour la première fois en Europe. Le docteur Léonard Rauwolf, citoyen d'Augsbourg, mentionne : « le breuvage noir comme de l'encre est fort utile en divers maux, ceux de l'estomac en particulier ».

Prospero Albin, professeur de botanique et Directeur du jardin des plantes d'Europe à Padoue, part à la rencontre du caféier en Egypte et le décrit scientifiquement. Il passe quatre ans au Caire et publie ses études à Venise en 1592. Puis, l'humaniste Pietro della Valle boit son premier « cahué » à Constantinople, et en vante les saveurs dans ses récits de voyage : Voyage en Arabie heureuse. Enfin, Sir Thomas Herbert, en mission officielle en Perse insiste sur la popularité que cette boisson connaît partout dans le Proche-Orient.

En 1615, un premier lot de café arrive à Venise. Tout va alors aller très vite. En 1644, Jean de Laroque introduit le café à Marseille. Les négociants saisissent immédiatement tout l'intérêt qu'ils peuvent tirer de ce nouveau commerce, et obtiennent l'exclusivité de l'importation du café pour toute l'Europe de l'ouest.

En 1660, un voilier venu d'Egypte débarque à Marseille avec pour cargaison totale, des balles de café. La cargaison est aussitôt répartie entre tous les apothicaires de la ville.

C'est le départ d'une longue discussion entre médecins, discussion qui va durer pendant plus de 200 ans !

Le café est-il remède ou poison ? S'attaque-t-il aux « corpuscules » du cerveau ? La Faculté d'Aix le condamne, mais Dufour, médecin lyonnais, explique pourquoi ses effets sont tonifiants. A cette époque, Madame de Sévigné, citant la Faculté, affirme que le café *précipite le sang* et conseille à sa fille de s'en tenir aux fruits et à l'eau de Vichy. *Racine passera comme le café !* aurait-elle dit, selon la petite histoire qui continue à faire la grande !

En 1669, le sultan de Turquie, Mehmet IV, souhaite renouveler avec la France l'alliance contre la Maison d'Autriche, que son aïeul avait contractée avec François 1^{er}. Il dépêche donc à Louis XIV un ambassadeur de l'empire ottoman, nommé Soliman Agha. Celui-ci a pour mission première d'éblouir le Roi et sa Cour. L'ambassadeur reçoit fastueusement dans sa résidence les nobles intrigués et leur fait découvrir les merveilles de l'orient : loukoums, sorbets et...café !

Très vite, cela devient une habitude, puis une nécessité que d'aller prendre le café chez « Le Grand Turc ! Déjà tous des « accros » ? !

Dans sa cérémonie du Mamamouchi, à la fin du « Bourgeois Gentilhomme », Molière ne fait rien d'autre que de railler cette nouvelle manie du café, snobisme d'une époque. Le grand jour arrive enfin : le Roi Soleil daigne recevoir l'ambassadeur de la Sublime Porte, et le premier présent que celui-ci apportera à son hôte sera une tasse de café. Soliman Agha repartira pour son pays le 3 Mai 1670.

Cette même année, l'Arménien Pasquali Haroukian, dit Pascal, ouvre le premier débit de café à Marseille, près de la Loge, Maison des marchands. Puis il revend son commerce et tente sa chance à Paris.

En 1672, il ouvre à la foire St Germain, le 1^{er} débit de café de Paris. Comme toute foire, celle-ci est périodique, et Pascal transportera son établissement Quai du Louvre, face au pont Neuf, où il proposera son breuvage à 2 sous et demi la tasse. Les esprits populaires ne sont pas prêts, leurs cagnottes non plus...

Pascal fait faillite et part pour Londres, où s'est ouvert, en 1652, le 1^{er} café d'Europe, par les soins d'un certain Jacob, un juif venu de Turquie.

A Paris, en 1684, Francesco Procoppio dei Coltelli, l'ancien adjoint de Pascal, ouvre un débit de café Rue des Fossés Saint Germain (actuellement 13 Rue de l'Ancienne Comédie, près de l'Odéon) à proximité d'un Jeu de Paume et d'un jeu de Boules. Il crée un établissement propre, luxueux, avec de nombreux miroirs, des tableaux aux murs, des tables de marbre.

Le succès est immédiat et ne sera jamais démenti. La preuve : le café Procope existe toujours. La consommation gagna ensuite les foyers, la mode était lancée, l'essor était pris. La contagion gagna toute l'Europe : ouverture d'un débit de café dans la capitale, puis dans les grandes villes, et, de là, le démarrage de la consommation domestique, chantée par les poètes qui étaient les publicitaires de l'époque. L'éloge du café a fleuri sous la plume de Fontenelle, Voltaire, Balzac, Goldoni, Guillaume Massieu, l'Abbé Delille et beaucoup d'autres.

Il est impossible de raconter au plus juste l'histoire des débits de café en Europe, même si les événements synchronisés en retracent l'harmonie. En France, les grands débits de café ont traversé les siècles, sont encore ouverts, même si les législations et les licences autorisant la vente des alcools, ont un peu terni leur vocation initiale.

A Paris, le Procope a vu défiler une clientèle de choix, Crébillon, Fontenelle, d'Alembert. Puis Voltaire, Beaumarchais, Marat... Et encore Gambetta et Verlaine, et plus près de nous, Simone de Beauvoir et Jean Paul Sartre.

Le Régence a disparu, il y a quelques années, au profit d'une agence de voyages, mais subsiste le Palais Royal, l'ancien Café de Foy, où le 14 Juillet 1789, Camille Desmoulins, grimpé sur un guéridon, harangua la foule, l'instiguant à prendre la Bastille, ce qui déclencha la Révolution.

En 1710, Paris comptait 300 cafés.

En 1789, 745 cafés, En 1990, 15 000 cafés !

Les cafés ont servi de creuset aux novateurs de toutes sortes. Philosophes bousculant un cléricalisme, aussi oppresseur que dévoyé, et Diderot, d'Alembert et autres esprits éclairés, s'y précipitaient alors que leur Encyclopédie était pieusement interdite... Idées neuves, quête

de liberté, changement de Mœurs, de déculpabilisation des plaisirs... Sur une table, devant une tasse, la pensée était plus claire, et on pouvait tenir éveillé pendant des nuits entières.

C'est l'apanage des grands cafés, des Villes.

Ceux-ci vont tour à tour accueillir les Romantiques, Gérard de Nerval, Baudelaire, Théodore de Banville, puis l'école du Symbolisme.

Mais l'esprit subversif illustré par les nuits blanches devant un café noir sera le fruit des hordes de Surréalistes au début du XXe siècle, suivies par les Existentialistes, qui, une fois de plus, à l'instar des philosophes de l'Encyclopédie porteront quelques coups bien assénés à la morale chrétienne, ou du moins, à ce qu'elle exige de frustrations en vue d'un hypothétique paradis.

Refaire le monde, fut-ce autour des tasses de café, peut s'avérer parfois décourageant. Le café, lieu de rencontre entre intellectuels, devint aussi lieu de rendez-vous. Tout d'abord avec des courtisanes qui joignaient l'utile à l'agréable. Elles enrichissaient aussi bien leur portefeuille que leur esprit, tout en expérimentant sur le vif les plaisirs d'une morale qui se dégrafait en même temps que leurs robes. La fréquentation des cafés par les Filles de joie laissera des traces encore indélébiles dans les préjugés de notre siècle.

Si, en ville, une femme seule peut désormais, aller boire son petit noir au café du coin sans s'attirer l'opprobre de la clientèle, il n'en va pas de même, en 2 002, dans les troquets de nos petits villages. Une femme seule, même vertueuse de notoriété publique ne peut aller boire son café sans s'attirer critiques suspicion et ragots.

Il y a bel et bien deux mondes qui s'opposent : le monde urbain et le mode rural. Et la barrière des mentalités est beaucoup plus résistante que celle des contraintes géophysiques !

Où qu'ils se trouvent, les cafés sont avant tout des lieux d'échanges où la rencontre physique, le contact ont une importance capitale. Comme si le plaisir de la boisson était potentialité par le contexte et le voisinage.

Devant un café, sur une table de marbre, on peut déclarer sa flamme, ou rompre ses folles amours. On peut préparer son bac et mettre à jour, pendant des heures, ses fiches techniques.

Dans les villes industrielles et portuaires, le café sur le zinc, au petit matin, permet une « mise en jambes » avant la rude journée de labeur des ouvriers, tout en partageant fraternellement cet instant de plaisir avec les copains du travail. Devant un café, au comptoir, on commente le match de foot, l'actualité du jour. Quel lieu peut se prévaloir d'une telle gamme d'échanges sociaux ?

Au café toutes les classes sociales se croisent, ou se mêlent : du docker syndicaliste qui termine son sandwich en récriminant contre le chômage à l'avocat mettant une dernière main à sa plaidoirie avant l'audience, en passant par les commerciaux traitant convivialement une affaire, tout le monde se côtoie, et, pour un court moment, se trouve « en communion » avec toute une population composite avec laquelle une relation silencieuse, tacite, non consciente, s'instaure, dès l'instant où l'on franchit le seuil de l'établissement.

Le café est devenu, dans tous les sens du terme, le symbole de la convivialité.

Il y a « les pressés », ceux qui avalent leur « jus » au comptoir, et filent aux toilettes avant d'aller travailler. Ceux qui ont une relation privilégiée avec le cafetier et débattent leurs affaires personnelles. Il y a les habitués de toutes sortes, jeunes, retraités, chômeurs, qui reconstituent, sans le savoir, l'image d'une cellule familiale dans un lieu public. Il y a ceux qui comblent leur solitude, la pleurent au-dessus d'une bière ou la réchauffent dans un café noir. Ceux qui attendent l'heure d'un rendez-vous, ceux qui attendent que le temps passe.

Il y a ceux qui se posent, ou se reposent, se requinquent devant un café, la journée s'achève, et le café est une transition entre le monde du travail et la vie familiale ? Comme une parenthèse, un pont, un moment intime entre soi et soi...

Le café fut un aliment de luxe. Même en ville, il est désormais l'une des boissons les moins chères. C'est sans doute pour cela, ainsi que pour son action tonifiante, que tant d'étudiants, au XXe siècle, en ont fait une consommation immodérée. D'autant que le café relève la saveur d'une cigarette et inversement.

Dans le haut pays que nous connaissons bien, il en va tout autrement. Le café, devenu le bar avec la vente d'alcools n'est pas tout à fait aussi cosmopolite. Certes, avec l'essor du tourisme, les voyageurs, les vacanciers, les randonneurs ou les skieurs sont les principaux clients des établissements. Un café - croissant pour se réchauffer, pour un « arrêt- pipi », un moment de répit après un périple, à la table d'une terrasse.

Mais le café est encore un lieu très misogyne. Pendant des décennies, le café était bondé le dimanche matin. A l'heure où femmes et enfants allaient à la messe, les messieurs s'y retrouvaient, pour commenter la politique et les affaires du moment. C'est là aussi que se soudaient des pactes, que se signaient des actes.

C'était et c'est encore un rendez-vous ludique. On y jouait aux dés, à la manille, aux dominos. On y joue encore à la belote. En ville, le PMU qui fait rêver ramène les hommes à un individualisme déplacé...

Dans nos villages, le café est toujours le rendez-vous des chasseurs. Même si leurs relations ne sont pas toujours idylliques, au moins essaient-ils d'y sceller un corporatisme bien distinct. Ils restent entre eux, boivent et discutent avec maintes accolades, avec ce besoin très masculin et non réfréné du contact physique. C'est sans doute la communication, dans toute son amplitude.

Que l'on soit au comptoir, sur un guéridon de marbre, sur une table de bois poisseuse, devant une tasse de café nous ne sommes jamais seul.

Quoi que nous vivions d'émotions, d'élucubrations intellectuelles ou autres, nous sommes confrontés à l'altérité, à la présence de l'autre, bien réelle, que le contact soit ou non formellement établi. Et le partage se fait à notre insu.

C'est sans doute ce qui explique le succès des cafés-concerts et des cafés-théâtres nés respectivement au XVIIe et XVIIIe siècles, cafés qui ont su adjoindre au plaisir de la consommation, celui du divertissement populaire.

Dans des époques qui nécessitaient à la fois une détente psychologique collective, autant que des lieux enclins au regroupement pour des revendications sociales, on comprend qu'en dépit de leur utilité publique, les autorités du moment aient parfois fait fermer ces établissements, comme ce fut le cas sous l'Empire pour le café du Palais-Royal.

Les divertissements au cœur des cafés se renouvellent, tout en gardant une vieille trame solide. Alors que les Romantiques aimaient les cafés cénacles fermés, l'école du Symbolisme lança la mode des cafés littéraires.

La closerie des Lilas est restée célèbre, et les Existentialistes ont philosophé au Café de Flore et Aux deux magots, tout aussi connus.

Le XXe siècle a vu ses cafés dotés de postes de télévision. Certains cafés se sont même spécialisés dans le sport, le soutien moral particulier à une équipe, et l'on peut suivre tous les matchs dans ces établissements. Plutôt que de hurler tout seul devant son poste dans le salon, mieux vaut partager liesse ou déception avec d'autres passionnés. L'homme est par nature grégaire, et notre civilisation, qui tend vers un individualisme forcené, l'isole au nom de sa liberté.

Notre société est une société d'image et non de contact, une vitrine, avec le vide relationnel de l'autre côté du miroir. Nous avons, par le biais des médias confondu relation et contact. Et ceux qui ont voulu débattre de cette conscience de la réalité vécue ont tout simplement recréé les cafés littéraires et les cafés philosophiques. Ce genre d'activité a eu le mérite de mettre les gens en relation physique les uns avec les autres. Devant un café, ils ont joué aux philosophes et aux écrivains. Ils ont, souvent sans s'en rendre compte, joué un « jeu de rôle ». Cela est très réconfortant et permet sans doute de se penser intelligent, l'espace d'une soirée par mois. Très vite, ces cafés littéraires et philosophiques sont devenus des cercles quasi privés où l'on ne converse qu'entre gens d'un même monde, d'une même caste, d'un même pseudo anticonformisme. Et il faut payer pour s'y inscrire !

Une fois de plus, je constate qu'une démarche, s'inscrivant dans un projet d'ouverture à autrui finit par se refermer sur elle-même dans un ghetto de vanité, et où ne germent que futilités et verbiages stériles ! Il est loin le temps des idées réellement subversives, humanistes, lumineuses ! A croire qu'elles ont été bien mal comprises pour qu'à ce jour nous n'en singions qu'une pâle mascarade !

Pourtant, le lieu tel, le café, établissement de boissons, sait s'ouvrir sur le monde. Il suffit de regarder nos cafés du Pays d'Oc, avec les terrasses, les jardinets, les tables sous les parasols, le long des cours ou sur les places.

Baies vitrées, peu de rideaux pour laisser entrer le soleil, pour inciter au farniente. Bien sûr le climat y est pour quelque chose ! Sous des cieux moins cléments, en Pays d'Oil, les terrasses sont plus rares, les portes et les fenêtres longues et étroites, garnies de rideaux et de doubles rideaux. Mais l'atmosphère peut y être aussi chaleureuse, aussi conviviale.

Mais loin des tasses de faïence épaisse, où fume un petit noir serré, notre XXI^e siècle engendre un nouveau type de ...café : le cybercafé. Là, pas de retraité jouant son tiercé ou de maçon à l'heure de la pause. Pas non plus de médecin essoufflé entre deux visites aux malades. Bon, des tables collées aux murs, flanquées d'ordinateurs surpuissants, à la disposition d'une jeunesse qui n'ose plus la moindre relation vraie et authentique.

Derrière les écrans, nos jeunes s'imaginent communiquer. Sur la toile du net, le Web, ils rentrent en contact informatique avec des interlocuteurs connus ou inconnus, connectés dans la rue à côté ou à 300 000 km. Ils échangent des informations, se posent, par écrit bien entendu, des questions très personnelles et estiment ainsi se faire « des amis ». C'est une relation humaine amputée de ce qu'elle a de plus humain : le contact, la rencontre. Et le café dans tout cela ?

Il n'a plus sa place au café ! Il a été supplanté par une boisson noirâtre, gazeuse, que l'on boit glacée, accompagnée de barres chocolatées qui mettent au corps un peu de douceur.

Car désormais, nous vivons dans l'ère du superficiel, du virtuel. La vie, la mort, sont virtuelles à nos écrans. L'amour, la guerre, sont superficiels. Si le corps exulte ou trépane, l'âme n'aura pas eu la folle audace de s'engager, ni dans l'un ni dans l'autre. Au cyber - café, les gens, les uns à côté des autres, mais seuls face à leur écran, peuvent tout se permettre : confidences, vérité, impudeur, et aussi mensonges, dissimulations, imposture... L'altérité n'est qu'un concept.

La représentation mentale de « l'autre » ne concerne que celui avec lequel on est connecté. Le voisin n'existe pas. Nous digérons le siècle grâce aux bulles de la boisson gazeuse.

Je vous laisse juges. Et si vous le voulez bien, j'ouvre la discussion sur le propos, au café du coin. Nos tasses y seront pleines, nos mains s'effleureront, nous nous regarderons dans les yeux en nous indignant ou en éclatant de rire, bref, nous irons prendre le café ensemble !

Je n'ai pas eu le temps d'aborder les cafés d'Europe dans ma communication, et je profite de cette publication pour pallier ce manque car il me semble essentiel d'expliquer la consommation du café-croissant au petit déjeuner traditionnel. Bon nombre d'entre nous n'en connaissent ni l'origine ni la signification.

Nous sommes en 1683. L'empire Ottoman est à la conquête du monde. L'immense armée de Kara Mustapha met le siège devant Vienne.

De fait, Louis XIV ne lève pas le petit doigt. Mais Charles de Lorraine et Jean Sobiesky volent au secours des viennois affamés. Ils préparent le ravitaillement et cherchent à communiquer avec les assiégés. La jonction s'opère grâce à l'exploit d'un nommé Kulczynski.

Kulczynski est un Polonais, installé dans la campagne autrichienne et qui fut naguère interprète à Constantinople, où il apprit d'ailleurs à aimer le café turc. Cet homme, seul, réussit à traverser les lignes ennemies et à faire circuler les messages. Bientôt les Autrichiens sont à nouveau pourvus en victuailles et en armes.

Deux cent mille Osmanlis lèvent le siège et abandonnent munitions et provisions, dont un stock de 500 sacs de grains noirs. En signe de reconnaissance envers Kulczynski, la municipalité viennoise lui fait don des 500 sacs et l'autorise à ouvrir un débit de café, à deux pas de la cathédrale.

Les Viennois sont d'abord des vigneron et des buveurs de vin. Le café leur semble amer !

Kulczynski a une idée géniale : il filtre le marc et ajoute trois cuillères de crème de lait au breuvage. Allant jusqu'au bout de sa profanation, il demande au boulanger le plus proche de lui confectionner des petits pains en forme de croissant qui rappelleront aux Autrichiens, leur victoire sur les « hérétiques » de l'Islam. L'adhésion est unanime : le café viennois, les viennoiseries et le croissant, sont nés !